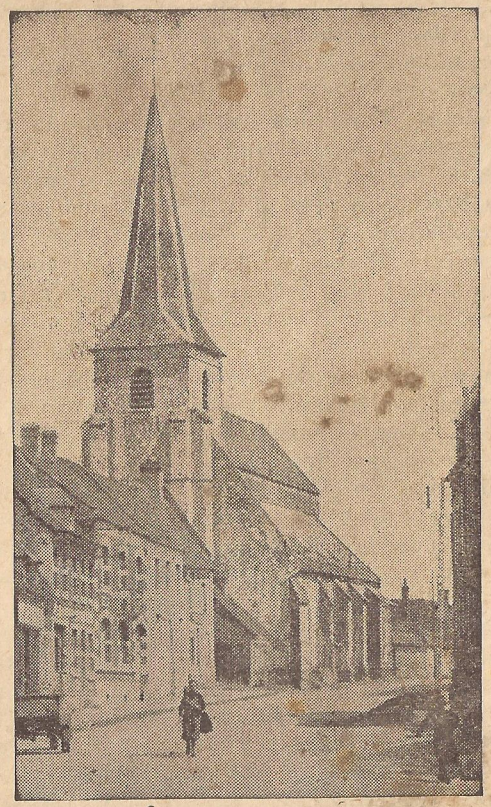
Mensuel CDÉTEL OCTOBRE 1963

BLANGY-SUR-TERNOISE

LA VOIX DE SAINTE BERTHE

Bulletin de la paroisse de Blangy et du Pèlerinage à Sainte Berthe



CONSERVEZ CHAQUE NUMÉRO

Abonnement : de 1,50 F à 3 F

Edition spéciale de « *Notre Clocher* »

Mgr HUYGHE ET LES CULTIVATEURS

La suite de la notice sur M. l'Abbé Pruvost, curé de 1896 à 1907, reprendra bientôt et continuera à intéresser.

Pour le moment, un sujet bien actuel s'impose : la lettre de Monseigneur que chacun se doit de posséder, dans notre paroisse rurale. Elle a été lue à l'église le Dimanche 8 Septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Dès ce jour de prière, le soleil a brillé, le vent a chassé l'humidité des javelles, on allait pouvoir rentrer les récoltes. Quelle demande fut jamais exaucée d'une manière plus visible et plus immédiate ?

« Tous ceux qui vivent du travail de la terre sont en ce moment dans une grande souffrance.

La pluie les empêche de récolter ce qu'ils ont semé, planté et soigné pendant des mois.

Ils se demandent avec angoisse ce qui restera du fruit de tant de peines.

C'est le salaire d'une année qui fond sous les averses.

Les pertes subies entraîneront des privations et de lourds soucis en bien des familles. Nous pensons particulièrement aux jeunes foyers qui vivent dans le cauchemar des emprunts à rembourser.

Le malaise et le découragement, déjà si vivement ressentis dans le monde agricole, en seront aggravés. Le nombre de ceux qui devront quitter la terre, sans autre métier, en sera augmenté.

Il ne m'appartient pas de proposer des solutions techniques pour porter remède aux effets des intempéries et à la crise agricole. Mais je veux dire aux milliers d'agriculteurs de mon diocèse que je partage leur peine de tout cœur, et que je suis avec affection les efforts qu'ils font pour résoudre dans la justice, au sein de leurs organisations et mouvements professionnels, les durs problèmes auxquels ils sont affrontés.

Je veux aussi inviter tous les chrétiens à témoigner de leur sympathie à l'égard du monde rural par la prière, la compréhension et l'entraide. Car, chaque fois que se pose un problème qui regarde une partie importante de la communauté humaine du département, je considère qu'il est de mon devoir d'alerter les chrétiens du diocèse. Nous sommes tellement tentés de nous replier sur nous-mêmes et de fermer les yeux et le cœur sur les difficultés des autres.

La grande souffrance des ruraux doit forger en nous tous une volonté d'union fraternelle, dans la prière, l'amour et l'action. »

ARRAS, le 5 Septembre 1963.

† Gérard HUYGHE,
Evêque d'Arras.

Les prêtres sont invités à faire prier les fidèles aux intentions signalées par Monseigneur l'Evêque dans le présent communiqué. Par ailleurs, jusqu'au 20 Septembre, ils ajouteront à la messe l'oraison « pour demander le beau temps. »

DÉCÈS. — Le 24 Aout, M. Irénee Ouziaux, décédé subitement, à 66 ans.

Prions pour lui.

DIMANCHES ET FÊTES

Le 13 OCTOBRE, 9 h, pour Moyse et Emile Lanvin ; 11 h, François Hernu et Adèle Tétart.

Le 20, 9 h, Brigitte Paillard, Fernande Allart, famille Delbé ; 11 h, M. Irénée Théret.

Le 27, 9 h, Mme Chrétien ; 11 h, famille Dumont-Guelque.

Jeudi 31, à 16 h, confessions.

VENDREDI 1er NOVEMBRE : *TOUSSAINT*. On peut faire gras. 9 h, messe pour M. et Mme Pruvost et M. Vasseur ; 11 h, pour Jules Debuiche et Marthe Guilluy ; 16 h, Vêpres de Toussaint et office des Morts.

SAMEDI 2 NOVEMBRE : 8 h, messe aux intentions de S.S. Paul VI ; 11 h, service pour les défunts de la paroisse et recommandations du JOUR DES MORTS (10 h).

On a l'habitude de régler les chaises, 150 F — et les recommandations de l'année : une personne, 150 F dont 50 pour les écoles libres ; une famille 500 F, dont 150 pour les écoles.

Le DIMANCHE 3 NOVEMBRE : 9 h, Jules et Augustin Debuiche, et Flore Boulart ; 11 h, Moyse et Emile Lanvin.

Le 10 : 9 h, familles Salomé, Dédric, Courquin et Marguerite Codevelle.

Le 11 : Anniversaire de l'armistice de 1918 et de la Victoire.

LA PRIÈRE DU SOIR...

Voici comment le Père Duval, le chanteur de Dieu, évoque le souvenir de la prière du soir qu'on faisait dans sa famille :

J'étais le cinquième d'une famille de **neuf** enfants. Avant moi : **Lucie, Marie, Hélène, Marcel** ; et après : **René, Raymond, Suzanne** et **André.**

Dans cette famille, on ne m'a pas appris la piété expansive et démonstrative. Il n'y avait quotidiennement que la **prière du soir**, récitée en commun. Mais alors, de cela, je me souviens et me souviendrai jusqu'à mes yeux fermés.

● **Ma sœur.** — **Ma sœur Hélène** récitait les prières, longues pour des enfants (un quart d'heure). Elle accélérait, elle bafouillait, elle prenait des raccourcis, jusqu'au moment où mon père lui disait en patois : « **Repoigne... Recommence...** »

J'ai donc appris, à ce moment-là, qu'il fallait causer au BON DIEU avec lenteur et sérieux et gentillesse patiente.

● **Mon père.** — Ce qui m'émeut aujourd'hui, c'est de me souvenir de l'attitude de **mon père.** Lui qui était toujours fatigué par ses travaux de campagne ou de transport de bois, lui qui montrait sans honte qu'il était fatigué à son retour de travail, voilà, qu'après chaque repas du soir, il se mettait à genoux, les coudes appuyés sur le siège d'une chaise, le front dans les mains, sans un regard pour ses enfants autour de lui, sans un mouvement, sans tousser, sans s'impatienter. Et moi, je pensais : « **Mon père qui est si fort, qui commande sa maison, ses deux gros bœufs, qui est fier devant les mauvais coups du sort et si peu timide devant le maire et les riches et les malins, voilà qu'il se fait tout petit devant le BON DIEU. Vraiment, ça le change de causer au BON DIEU. Vraiment, le BON DIEU doit être quelqu'un de bien grand pour que mon père s'agenouille, et de bien familier aussi pour qu'il lui cause avec ses habits de travail...** »

● **Ma mère.** — **Quant à ma mère** je ne l'ai jamais vue à genoux. Trop fatiguée, elle s'asseyait au milieu de la chambre, le dernier-né dans les bras, la robe noire jusqu'aux talons, ses beaux cheveux châtains déroulés sur son cou et tous les gosses autour d'elle, appuyés contre elle. Elle suivait, des lèvres, les prières d'un bout à l'autre, elle ne voulait pas en perdre une miette, elle les disait pour son compte.

Le plus curieux, c'est qu'elle ne s'arrêtait pas de nous regarder, chacun sous son regard. Un regard plus long pour les petits. Elle nous regardait, mais elle ne disait jamais rien. Même pas quand les petits remuaient ou chuchotaient, même pas quand le tonnerre claquait sur la maison, même quand le chat renversait une casserole.

Et moi, je pensais : « **Vraiment, le BON DIEU est bien gentil pour qu'on puisse lui causer avec un enfant dans les bras, avec son tablier de travail. Vraiment, le BON DIEU est quelqu'un d'important pour que le chat ou le tonnerre n'ait plus d'importance.** »

● Les mains de **mon père**, les lèvres de **ma mère, elles m'ont appris sur le BON DIEU bien plus que mon catéchisme...**

LES FASTES DE L'EGLISE

● Je suis un peu agacé par ces attaques **contre le faste des cérémonies religieuses.** Beaucoup de choses, certes, devraient être simplifiées et les Evêques s'y emploient ; mais abolir pratiquement tout faste me paraît une absurdité.

Un **cortège historique** me plaît quand il ne touche pas à la mascarade.

La réception solennelle d'un **Chef d'Etat**, entre deux rangs de militaires, ne manque pas de grandeur.

Le plus modeste ouvrier n'accepterait pas que le **mariage de sa fille** s'accompagne du menu de chaque jour.

Alors pourquoi, par exemple, reprocher à l'Eglise d'entourer le Pape d'une certaine pompe, même si celui-ci désire (et impose) plus de simplicité ?

● Quelqu'un trouvait ridicule de voir le Pape porté sur les épaules des porteurs de la **sedia :**

« **Et vous qui êtes un fervent de football, trouvez-vous ridicule qu'on porte en triomphe le capitaine de votre équipe favorite... quand elle gagne un match ?** »

● « **Et puis, tous ces vêtements inutiles...** », me disait un ami officier. J'eus la partie belle :

— « **Mais, regardez donc votre tenue d'apparat : que signifient ces médailles qui, à chaque pas, vous frappent la poitrine ?... Et cette fourragère sans utilité, et ces épaulettes, et cette badine dont vous ne faites rien... ou cette dague dont votre femme ne voudrait pas se servir pour découper un poulet...** »

● « **Avouez que ces sanctuaires, ces musées que possède l'Eglise sont parfois d'une richesse exceptionnelle** », me dit un expert immobilier.

— « **D'accord... Mais ces richesses sont accessibles à tous, catholiques ou non, riches ou pauvres. C'est un BIEN COMMUN, tandis que je comprends moins ce collectionneur qui garde précieusement pour lui seul et ses rares amis telle toile de maître exceptionnelle.** »

● « **Je désapprouve totalement ces mariages et ces enterrements de grande classe** », me dit ce célibataire qui ne songe pas à mourir.

— « **Ah ! là ! D'accord avec vous. Mais qui demande ce déploiement de luxe ? Ces « fidèles » qui sont plus préoccupés de marquer leur rang devant les hommes que leur humilité devant DIEU... D'ailleurs combien d'Evêques ont supprimé les CLASSES ou voudraient le faire. L'Archevêque de Paris, par exemple, vient de les supprimer en invitant les fidèles « à oublier les fastes inutiles de jadis pour accepter la simplicité évangélique...** »

Réaction à Paris et ailleurs : « **Vous supprimez ainsi le gagne-pain des chantres et instrumentistes. Vous étouffez l'art religieux.** » Qu'il est difficile de contenter tout le monde...

● Certes, il y a la **pauvreté** d'abord...

Mais il y a, aussi, **la vie** et un certain luxe de la vie, le luxe de l'amour, un **luxe du cœur...**

NOTRE-SEIGNEUR s'est-il fâché quand une femme est venue Lui verser du parfum sur les pieds ?... A-t-Il repoussé les Juifs de Jérusalem quand ils étendirent, sous les pas de l'âne qui Le portait, leur ample manteau ?...

Cela ne justifie pas les **excès**, répétons-le ; mais admettons que, par respect de DIEU et pour le peuple chrétien, un **certain éclat s'impose.**

Le chapelet du pauvre

Extrait du journal intime d'un Doyen. Un de ses confrères lui raconte...

...Ce qui m'a conduit à l'intelligence du mystère et du plan de Dieu sur le monde, c'est la *vision du « Pauvre »*. *Le Pauvre* est pour moi le Témoignage suprême, le porteur du flambeau...

Vous savez que j'ai été, durant cinq années, *vicaire* au chef-lieu. Comme le temps passe... Vous n'étiez pas encore *Doyen*. J'y ai rencontré souvent la Pauvreté, mais jamais mieux réalisée qu'en la personne silencieuse et humiliée d'un vendeur de billets de la Loterie Nationale... Hiver comme été, et par tous les temps, et toujours revêtu d'un pardessus sans âge, il se tenait à quelques pas de la porte de notre église. Il n'avait qu'un bras et s'il lui restait deux jambes, l'une, la gauche, qui paraissait sans os, ne lui servait que de balancier pour maintenir en équilibre perpétuellement rompu son corps contrefait. Il ne s'asseyait jamais. Il s'appuyait de temps en temps au mur. Il n'avait pas d'accordéon et ne présentait pas de sébile. Il ne parlait pas. Il attendait, sans mettre en valeur sa marchandise. Ne pensez pas qu'il eût été fou. L'expression de son visage et de ses yeux m'avait, depuis longtemps, convaincu du contraire. Que lui était-il arrivé ? Qui était-il ? D'où venait-il ? Nul ne le savait. Et vous allez me dire peut-être qu'on ne s'en souciait pas ou peu... Ce serait une erreur. Mais il aurait découragé un saint. Plusieurs fois, de multiples fois, j'ai tenté de lui parler. Pour le mettre à l'aise, je lui achetais, chaque semaine, un de ses billets... Peine perdue. Si je lui disais : « *Vous avez froid ?* », il me répondait : « *Oui* ». Ou bien : « *Vous ne ferez pas fortune avec ce commerce* », il me répondait : « *Non* ». J'ai cherché à savoir où il passait la nuit. Sans succès. Je lui dis un jour : « *Vous vivez seul ?* » — « *Seul* », me répondit-il. « *Seul ? je ne sais pas.* » — « *Permettez-moi de vous aider...* » — « *Je gagne ma vie.* » Et tout à l'avenant.

Vers midi, il sortait de sa poche un quignon de pain et le mangeait proprement. Il abandonnait ensuite quelques secondes son négoce et, marchant comme un pantin, allait boire à la fontaine. Puis il reprenait sa faction.

Quand il pleuvait, il couvrait sa planche d'une vieille toile cirée ; quand à lui, il recevait stoïquement l'averse.

Je crois qu'il nous aimait tous. Qu'il aimait ces chrétiens ou demi-chrétiens qui sortaient de l'église après les offices, et même ces *dames* enfarinées qui, aux messes de onze heures, le dimanche, faisaient étalage de leur vanité — ces *dactylos* qui, aux mêmes heures du jour, sempiternellement en retard, le frôlaient en se racontant les derniers potins — ces *mamans* de l'après-midi qui poussaient devant elles la voiture, garnie de bleu ou de rose, du bébé endormi — ces *amoureux* et leurs secrets — tous et *moi-même*, maigriot alors et inquiet d'idéal.

Un matin glacé d'hiver, mon vendeur de billets ne parut point. Sans conviction et pour me rassurer lâchement, je mis son absence sur le compte du froid. La journée passa sans qu'il reparût. Le lundi matin, après ma Messe, notre vieille chaisière me fit signe. J'eus immédiatement la certitude qu'il s'agissait de lui. Elle me dit : « *Le vieux marchand de billets est très malade.* »

— « *Mais où est-il ?* », lui demandais-je.

Elle me donna le nom de la rue et le numéro de la maison.

— « *Vous monterez tout en haut, au sixième étage*, me dit la chaisière. *Quand vous ne trouverez plus que trois portes, vous ouvrirez celle de droite.* »

J'y courus. La concierge me vit passer avec mon sac aux Saintes Huiles sous mon camail et hocha la tête. Je montai rapidement les larges escaliers. Plus je montai, moins c'était beau. Pour arriver au sixième, il n'y avait qu'un escalier de bois, juste solide. Je frappai à la porte de droite. J'entendis à peine un vagissement et j'ouvris.

C'était une espèce de grenier immense, sans plafond, sans autre meuble qu'un lit de fer placé à l'extrémité opposée de la porte, un tabouret à trois pieds, et, dans un coin, la table aux jambes repliées qui portait les billets. Le froid y était maître souverain. Impression ou non, j'eus le sentiment qu'il gelait plus que dehors. Entre les tuiles ou par dessous, une poussière de neige se glissait, retombait et formait sur le plancher des lignes blanches parallèles.

Pour lui parler, Je dus m'agenouiller. Et que lui dire ? Que dire à cet homme muet depuis si longtemps ? Il respirait très mal. Ses mains étaient brûlantes. Je voulus relever sous son menton son pardessus élimé, mais j'aperçus qu'il était sa seule couverture et que, si je tirais du côté de sa tête, ses pieds n'étaient plus protégés. Alors, je voulus quitter mon manteau et l'étendre sur lui. Il me retint la main et me dit doucement : « *Ce n'est pas la peine.* »

Puis il me regarda et me sourit. Je n'oublierai jamais ce sourire. Tous les autres sourires sont, à côté, des grimaces. Un sourire comme ça, vous en avez pour toute votre vie. Il ouvre sur le mystère et ne vous laisse pas à la porte : il vous y plonge et vous ne sentez plus ni froid, ni chaud, ni rien. Vous n'avancez plus, vous êtes arrivé.

Je demeurai accroché à ce sourire comme le fer à un aimant, pauvre et riche à mon tour, dompté et suppliant. Que je puisse rester là toujours, et qu'entre nous, pour me garder vivant dans cette apothéose de grâce, cet homme à l'agonie continue de regarder des anges !

Il me dit : « *Je suis sûr d'aller au ciel.* »

Mais c'est à peine si ses lèvres bougeaient. Désormais, tout était possible et je le crus.

« *J'en suis sûr*, ajouta-t-il, *parce que, le soir de ma Première Communion, l'abbé qui nous avait fait le catéchisme nous en assura, si nous récitions trois* « JE VOUS SALUE » *chaque jour. Or, tous les jours de ma vie, j'en ai récité cinquante-trois, tout mon* CHAPELET... »

Je le confessai. Je lui fis les onctions. J'allais partir pour chercher le Viatique, mais il me retint en me disant :

« *C'est trop tard...* » Puis péniblement : « *Tous les matins depuis quinze ans, quand la cloche sonnait, j'appelais Dieu dans mon cœur, et Il y venait...* »

Comprit-il que j'attendais comme un message de cet Au-delà où, depuis tant d'années, il avait installé sa tente ? Il se tourna un peu vers moi et me dit :

« *TOUS LES HOMMES SONT BONS...* »

Et sans cesser de sourire il expira...

Jean MONTAURIER, *le Doyen*,

dans « *Comme à travers le feu* », qui faillit avoir, l'an dernier, le *Prix Goncourt* et qui, on vient de le voir, le méritait si bien...

MAITRE DU MONDE ?

DES HOMMES PUISSANTS...

Le PHARAON CHEOPS était si puissant qu'il se fit faire comme tombeau une pyramide haute comme la moitié de la tour Eiffel ; cent mille hommes travaillèrent à sa construction.
L'Empire égyptien, dont les Pharaons étaient CHEFS, a disparu en 333 avant Jésus-Christ.

Les ROIS de BABYLONE avaient pour capitale une ville plus grande que Paris, puisqu'elle avait 45 kilomètres de tour.
L'Empire babylonien, dont ils étaient CHEFS, a disparu en 538.

ALEXANDRE le GRAND conquit trois empires avec seulement 35 000 hommes qui se battaient un contre vingt.
L'Empire macédonien, dont il était CHEF, a disparu en 323.

AUGUSTE se laissait bâtir des temples comme s'il était un dieu et entrait dans Rome sur un char de triomphe, suivi de ses ennemis vaincus.
L'Empire romain, dont il fut le premier CHEF, a disparu en 476.

CHARLEMAGNE mettait les Sarrasins en fuite à son approche et ses successeurs commandaient à 1 800 Etats.
L'Empire germanique, dont ils étaient CHEFS, a disparu en 1806.

CHARLES-QUINT possédait tant de pays autour du globe qu'on disait : « Le soleil ne se couche pas sur ses terres. »
L'Empire colonial, dont il fut le premier CHEF, a disparu en 1898.

NAPOLEON a voulu donner à la France les frontières de l'Europe.
Le Premier Empire, dont il fut le CHEF, a disparu en 1815.

GUILLAUME Ier a voulu placer son pays « au-dessus de tout ».
L'Empire allemand, dont il fut CHEF, a disparu en 1918.

HITLER voulut donner à la grande Allemagne les frontières de l'Europe. En 1945, après 10 ans de pouvoir, il s'écroula au milieu d'un pays totalement détruit, et le nazisme, dont il fut le CHEF, disparut avec lui.

D'autres CHEFS aujourd'hui veulent gagner le monde entier à leurs idées « totalitaires ».
Ils disparaîtront eux aussi à leur tour.

... OU UN HOMME PAUVRE

JESUS-CHRIST a passé trente ans dans un tout petit village où il travaillait comme charpentier. Quand, après avoir prêché l'humilité, la pénitence et l'amour, il est mort pour nous sur une croix, il n'avait plus près de lui que quelques fidèles, les autres s'étaient cachés ou regardait de loin.

Apparemment, c'était l'échec complet.

L'Eglise qu'Il a fondée existe encore après 19 siècles, malgré les haines, malgré les hérésies, malgré les persécutions. Elle est aujourd'hui plus vivante que jamais.

Sans canons, sans chars d'assaut, sans avions, sans fusées, sans armée, mais seulement parce que la force de Dieu est avec elle, elle continue à travers le temps et à travers le monde son irrésistible marche en avant.

Les Empires passeront... Les nations passeront... L'EGLISE NE PASSERA PAS, CAR ELLE A POUR CHEF LE SEUL QUI AIT PU DIRE EN TOUTE VERITE : « *Ayez confiance, JE SUIS LE VAINQUEUR DU MONDE.* »

Imprimerie du Bugey — Belley (Ain)
Le gérant de la publication : J. Mulson
Dépôt légal : 3e trimestre 1963